

## 2

---

### Taddert-ou-Fella

C'est vers 1882 ou 84 que fut fondé l'Orphelinat de Taddert-ou-Fella qui doit son nom au village voisin. A cette même époque furent ouvertes les premières écoles de Grande Kabylie, celle de Beni-Yenni, confiée à M. Verdy, celle de Tama-zirth à M. Corde, celle de Tizi-Rached à M. Maille.

M. et M<sup>me</sup> Malaval prirent la direction de celle de Fort-National. L'Administrateur Sabatier voulut fonder une école de filles et en nommer directrice M<sup>me</sup> Malaval qui accepta.

Il convoqua ses caïds, ses cavaliers et ses gardes champêtres en leur demandant de parcourir les douars à la recherche de petites filles qu'ils rassembleraient. Les caïds, les cavaliers se mirent en campagne, ainsi que les gardes champêtres qui donnèrent l'exemple en amenant leurs propres filles. Il y en eut de tous âges : de petites jeunes filles et presque des bébés. Bientôt le local du Fort ne fut plus assez grand. C'est alors que la commune fit construire l'école de Taddert-ou-Fella.

Sur la route de Mekla, à deux kilomètres de Fort-National, il y avait un tournant ; au-dessus de ce tournant un terrain en forme de cuvette entouré de collines et limité, à droite et à gauche, par des ruisseaux, au sud par la route et au nord par une colline surmontée d'une maison en ruines. A un kilomètre plus haut, environ, était perché le village kabyle.

En 1890 encore, on pouvait voir au bord de la route un écriteau portant en lettres de ronde : *Orphelinat de Taddert-ou-Fella, défense d'entrer sans autorisation*. Depuis, le poteau qui soutenait la pancarte est tombée et n'a plus été relevé.

Quand je suis arrivée, j'étais encore bien jeune, et je me souviens peu des premières années de mon séjour à l'école. Je fus très

impressionnée quand on m'amena devant la directrice. Ma mère était d'abord passée chez l'Administrateur pour me confier à lui. Ce n'était plus M. Sabatier qui venait d'être élu député, mais M. Demonque ; la commune faisait toujours les frais de l'école. Je vis une grande femme habillée de noir, elle paraissait mortellement triste. Elle avait perdu récemment, d'une typhoïde, son fils unique ; son mari était mort quelque temps avant. Originaires de l'Aveyron, ils avaient été ruinés par le phylloxéra. Depuis la mort de son mari et de son fils, M<sup>me</sup> Malaval avait reporté tout son dévouement et son activité sur son école.

Je me souviens d'une immense pièce avec un toit en charpente et des poutres apparentes, comme dans les écuries ; sur trois côtés, de hautes et larges fenêtres ; au quatrième côté étaient adossés les appartements de la directrice. Cette pièce contenait trois rangées de lits faits de trois planches sur des tréteaux ; deux couvertures grises servaient pour dormir ; pas de coussin, pas non plus de draps.

Quand j'arrivai, le dortoir était plein. Il y avait de très grandes filles qui étaient chargées de prendre soin des plus jeunes. Jusqu'en 1888 mes souvenirs sont vagues. En octobre de cette même année, je dus aller dans la classe des grandes. Nous étions quatre petites : Alice, Inès, Blanche et moi, Marguerite. On nous avait donné des prénoms français, car il y avait trop de Fadhma, de Tassâdit, ou de Dahbia. Auparavant, j'avais été dans la classe de M<sup>me</sup> Soulé qui nous avait appris de si jolies chansons telles que *Le Bengali* et *La Dame tartine*. Depuis le départ de M. Sabatier, les caïds et gardes champêtres ne faisaient plus de propagande. Les grandes, trop grandes, partirent chez elles pour se marier, et elles ne furent pas remplacées. Bientôt le dortoir devint trop grand ; il fallut le partager en deux parties dont l'une servit de réfectoire et de salle d'étude. En effet, on avait dû fermer les classes qui, lorsque l'école était au complet, avaient été construites sur la colline. Ce n'était d'ailleurs pas commode, quand il faisait froid, de monter les sentiers abrupts pour aller manger et travailler.

De toutes les filles qui sont passées par l'école, je ne dirai rien, je n'ai pas grand-chose à en dire. J'ai vécu pendant des années parmi elles sans en aimer ni détester aucune : nous allions en classe, nous mangions, nous dormions. Quant à la nourriture, elle était celle de tous les pensionnats pauvres : café noir, le matin, avec un bout de pain ; à midi, lentilles mêlées de pierres, haricots, riz ou pois cassés, très peu de légumes verts, sauf de la salade sauvage que nous allions cueillir dans les champs lors de nos promenades. Plus tard, cependant, je devais me

souvenir des soirées d'hiver au coin du feu, dans la demi-obscurité, et des grandes filles qui savaient des contes merveilleux ; nous nous pressions autour des conteuses, après la soupe, jusqu'à ce que la maîtresse vînt nous envoyer au lit.

Il y avait aussi les rondes effrénées, pour nous réchauffer, en chantant : *Après de ma blonde*, ou *C'était Anne de Bretagne avec ses sabots*, et les promenades quand nous étions sages. Après le déjeuner, s'il faisait beau, nous allions tous les jours au « tournant rouge », jusqu'à l'heure où nous rentrions en classe.

Le « tournant rouge » se trouve sur la route de Mekla. Le talus dominant la route était tout rouge — je ne sais si c'était le rocher qui avait cette couleur. Certaines d'entre nous allaient vers le bas de la route, les autres grimpaient à quatre ou cinq mètres au-dessus pour atteindre un terrain tourmenté, couvert de roches éboulées, entre lesquelles poussaient des cyclamens magnifiques. D'autres fois, nous prenions la route qui mène au Fort-National. J'ai gardé un souvenir lumineux de ces promenades, les soirs de printemps ou d'été. Je reverrai toujours les arbres couverts d'églantines et de clématites dont nous faisons des guirlandes, et les chèvrefeuilles odorants, les tapis de marguerites jaunes et blanches, et les bleuets, et les boutons d'or. Je n'ai jamais vu depuis autant de fleurs, ni pareil paysage.

Les autres grandes promenades que nous faisons les dimanches ou les jeudis, c'était sur la route du Djurdjura ; nous allions parfois jusqu'à la fontaine ferrugineuse, nous emportions notre goûter — un bout de pain sec — et nous partions. D'autres fois, nous allions aux « Arts et Métiers » : un grand établissement que les Kabyles avaient brûlé, en 1871, et dont il ne restait que les caves et quelques pans de murs calcinés ; à l'aller, nous traversions la ville de Fort-National, au retour, nous contournions les remparts et débouchions dans le jardin militaire. Les châtaigniers formaient une voûte sur le chemin, et il nous arrivait de ramasser une châtaigne dans sa coque, comme un oursin.

Mais ce dont j'ai gardé le meilleur souvenir, c'est le ruisseau ! « Mon ruisseau », car, pendant dix ans, du mois d'octobre, rentrée des classes, à juillet, mois des vacances, je n'ai pas passé un jour sans aller une, et même plusieurs fois dans la journée, à mon ruisseau. C'était mon refuge ! Ce ruisseau bordait la propriété à main droite, sur une distance d'un millier de mètres environ, et sa source affleurait un peu plus haut

dans le rocher. L'été, il était paisible et un léger filet d'eau coulait doucement entre ses rives, sages de notre côté, un peu escarpées de l'autre ; il fallait grimper pour se rendre au champ de Fatima-t-Hamou, notre voisine. C'est là que j'allais ramasser des cerises sauvages, des figes, des épis, et tout ce qui pouvait se manger, pour mon goûter, en particulier « bibras » — l'oignon sauvage.

Sur les bords de ce ruisseau avaient poussé des peupliers très hauts couverts de treilles dont les grappes de raisins dorés pendaient au-dessus de l'eau.

Ces grappes ne mûrissaient qu'en novembre. Le jour, où — pendant que j'étais en classe — les propriétaires venaient faire la cueillette, ils laissaient tomber quelques grains blonds et juteux dans le ruisseau transparent, et quand je sortais de classe, à quatre heures, je les ramassais et les mangeais avec délices.

L'hiver, le ruisseau devenait torrent, et la nuit, quand il pleuvait, on l'entendait mugir.

L'eau, en s'engouffrant, avait creusé une baignoire naturelle qu'elle remplissait, en la couvrant d'écume, au-dessous de la cascade. Mon ruisseau ! que d'heures exquises j'ai passées près de toi, que de violettes j'ai cueillies, que de boutons d'or, sans oublier les prunes de Fatima-t-Hamou que je mettais dans le foin pour qu'elles finissent de mûrir !

Une allée sablée menait de la route à l'école ; de chaque côté, se trouvaient des champs de figuiers dont la limite était le ruisseau, d'une part, et de l'autre, la piste qui montait au village, à mi-chemin entre Taddert-ou-Fella et l'école.

Il y avait aussi l'école des garçons ; en contrebas coulait un ruisseaulet à l'ombre de quelques chênes : c'est de là que je revenais, mes poches pleines de glands. Plus loin encore on rencontrait un fouillis de broussailles — ronciers et aubépines, genêts et fougères. A l'automne, les ronciers se couvraient de mûres, mais le plus beau c'étaient les aubépines, avec leurs fleurs blanches au printemps et à l'automne leurs baies rouges que nous appelions « *zârou* ». De l'autre côté du ruisseau, plus haut que la cascade, il y avait la maison de Mohand Akhli, notre domestique à l'époque où j'arrivai, un champ en pente, près de la rive, une plantation de roseaux et la source merveilleuse, tiède l'hiver, glacée l'été.

Quand l'eau de l'école était chaude, l'été, nous allions remplir des bouteilles à la source de Mohand Akhli. J'ai vécu ainsi pendant dix ans,

plus souvent dehors que dedans, sauf quand j'y étais forcée, aux heures de classe, et les jours de pluie.

L'hiver, il faisait très froid, et il neigeait souvent des semaines entières. La neige était si haute que le serviteur ne pouvait aller aux provisions, surtout pour le pain qu'à l'ordinaire il rapportait tous les matins. Nous mangions donc du pain de huit jours, car il fallait se frayer un chemin à coups de pelle sur la route.

J'ai gardé aussi le souvenir de la neige tombant en toisons, comme on dit en kabyle, des cierges énormes qui se détachaient des tuiles et s'enfonçaient dans ces toisons avec un bruit mat ; dès que la neige avait cessé de tomber, nous sortions, et c'est à qui courrait le plus vite dans cette blancheur. Nous jouions à faire des statues et des boules de neige. En classe, le feu ronflait dans le poêle : il y avait dessus une casserole où fondait de la glace.

Alors c'était à qui arriverait la première pour se mettre bien à côté du feu ; les plus hardies avaient les meilleures places. Il y avait une élève du nom de Yamina et qu'on appelait Germaine ; elle était forte et audacieuse ; quand une place lui plaisait, elle s'en emparait, elle prenait l'enfant qui l'occupait et la déposait par terre.

Le plus dur, c'étaient les nuits. Il faisait froid, et il n'y avait pas de récipient où les pensionnaires puissent faire pipi, aussi plusieurs des petites mouillaient-elles leur lit, et j'étais parmi elles. Je revis la terreur qui me saisissait quand les grandes me prenaient l'une par les pieds, l'autre par les mains, pour me doucher sous le robinet d'eau glacée, dehors, car les lavoirs étaient à l'extérieur. Nous restions ainsi quelques minutes qui nous paraissaient des années ; on nous essuyait ensuite vigoureusement. Je ne sais qui avait indiqué ce remède, mais il fit merveille, et jamais plus je ne fis pipi au lit.

Quand je suis arrivée, l'école des garçons était dirigée par un monsieur et sa sœur ; le jour, ils faisaient l'école, et la nuit ils montaient à la vieille maison de la colline pour y dormir et y préparer leurs repas.

Ils venaient parfois nous rendre visite, mais un jour le monsieur vomit du sang ; lui et sa sœur partirent et ne revinrent plus.

Longtemps, l'école de Taddert-ou-Fella fut montrée en exemple ; c'est ainsi que nous reçûmes successivement la visite de certains membres du gouvernement : MM. Burdeau, Foncin, Bourgeois,

Combes et Jules Ferry ; souvent aussi des touristes venaient par pure curiosité, comme le Grand duc Georges de Russie.

Quand j'étais petite, je n'avais peur de rien, et c'était toujours moi qui répondais quand il fallait répondre. Aussi, lorsqu'il y avait quelque chose à demander à une maîtresse, ou à la directrice, ne refusais-je pas de le faire.

Ma mère ne manquait pas de venir, moins souvent toutefois qu'aux Ouadhias, car nous étions plus éloignées l'une de l'autre, mais dès que mes frères furent assez grands, à chaque fête, ils m'apportaient ma part de bonnes choses.

Durant quelques années, jusqu'en 1890, je ne revins pas au village, les congés étant trop courts, et mes frères trop jeunes pour venir me chercher. C'est pourquoi j'allais pour l'Aïd chez l'une ou l'autre de mes compagnes dont les parents n'habitaient pas loin. En Kabylie, l'hospitalité est large, et, si pauvre que l'on soit, on ne refuse jamais un morceau de galette ou un plat de couscous à un enfant. C'est ainsi que je fus reçue à Tala-Amara, chez Tajenat, à Djemâ-n-Saridj, chez Valentine, à Aït-Helli chez Saâdia.



C'est seulement en 1890 ou 91 que je revis la maison de ma mère et mon village. Mes frères avaient grandi et pouvaient enfin défendre leurs biens ; ils pouvaient aussi se rendre au marché pour vendre les produits de leurs champs et les burnous que ma mère tissait. Elle m'a raconté plus tard quelle avait été sa joie le jour où elle n'eut plus recours à des étrangers pour ces transactions.

Comme je l'ai déjà dit, son second mari l'avait quittée pour reprendre, dans sa famille, la place du frère aîné mort, ainsi que le commandait le *nif* kabyle, c'est-à-dire l'honneur. Ma mère ne le revit jamais, mais elle ne disait de lui que du bien, car il lui avait rendu service dans les moments difficiles. Ma petite sœur était morte de la variole, l'hiver précédent.

J'étais partie de l'école avec Alice, une compagne qui habitait un village voisin du nôtre ; le vieil Ali-ou-Idhir nous escortait, car les maîtresses voulaient prendre des vacances, et nous les gênions. Je vécus

ces quelques jours de congé tranquille, nul n'osait plus me molester ; mais je sortais rarement de la maison. Je retournai à l'école.

Cette année-là il y eut beaucoup de neige. Durant des semaines nous fûmes bloqués. De nombreuses petites filles vinrent demander asile ; certaines avaient pour mères des mendiantes appartenant à la tribu des Aïth-Khelili, qui néanmoins leur apportaient des friandises. Il y eut surtout une famille d'orphelins : la mère était morte brûlée, et le père avait été assassiné un jour qu'il revenait de vendre ses beignets au marché. Ils étaient cinq, quatre petites et un garçon ; les deux aînées avaient à peu près mon âge, une autre plus jeune, la quatrième ne marchait pas encore.

Il y avait aussi parmi les pensionnaires de petites Françaises, filles de colons ou de cafetiers ; il en vint de Mekla, de Tizi-Ouzou et de Fort-National ; celles-là avaient leur dortoir et leur réfectoire à part ; elles retournèrent chez elles, les unes pour se marier, les autres pour aller dans d'autres écoles. Je ne les ai pas toutes connues. La dernière, une fille de colon de Mekla, obtint son brevet et prit un poste d'institutrice. Une autre élève de l'école avait été appelée à faire la classe à Azrou-ou-Quellal ; plusieurs eurent leur certificat d'études. Les grandes étaient parties, sauf trois qui furent présentées au brevet, et comme un fait exprès elles échouèrent.

Les années s'écoulèrent, les saisons, les étés, les hivers. En 1892, je fus reçue à mon tour au certificat d'études. J'étais assez bonne élève pour les choses qui me plaisaient ; j'étais première en histoire de France, mais j'avais horreur de la géographie — je n'ai jamais pu savoir les sous-préfectures des départements, tandis que je me souviens très précisément de la succession et des alliances des rois, de la Révolution française et de l'époque napoléonienne. J'aimais le français, mais pas quand il fallait expliquer des proverbes ou des maximes ; ce que j'aimais c'était raconter, inventer des histoires. Je n'étais pas mauvaise en calcul.

Pour l'habillement, tous les ans nous recevions des ballots de toile de Vichy à carreaux bleus et blancs ; une ou deux fois l'hiver, nous avons eu des robes marron rugueuses. Quant aux chaussures, chaque automne le cordonnier venait nous essayer des galoches ou parfois des souliers ; une fois usés, ils n'étaient jamais réparés et nous les jetions en chantant : « Mes souliers laissent passer l'eau c'est la faute à M'sieur Chagrau » (le cordonnier). Nous vécûmes ainsi, paisiblement, jusqu'en 1893. A cette époque, l'Administrateur Demouque fut envoyé à Sidi-

Bel-Abbès, comme sous-préfet et remplacé par M. Masselot. Entre temps, une jeune fille de chez nous avait eu la chance d'obtenir son diplôme de brevet élémentaire et d'être nommée institutrice ; elle était titulaire du poste de Aït-Hichem, le seul village kabyle où le caïd avait fondé une école mixte — filles et garçons — et pour donner l'exemple, sa propre fille fréquenta l'école, puis en devint monitrice.

L'institutrice fréquenta bientôt un jeune homme de son village qui sortait lui-même de l'école normale de Bouzaréah. Il avait été nommé à Taddert-ou-Fella, à la place du prédécesseur parti pour des raisons de santé. Les deux jeunes gens voulurent se marier, mais les parents leur refusèrent leur consentement, car c'étaient deux familles rivales. M<sup>me</sup> Malaval prit alors l'affaire en main, et la question fut discutée à la Chambre des Députés. Les jeunes gens eurent gain de cause : c'était le premier ménage d'instituteurs kabyles. Mais l'affaire fit scandale ; on l'appela à l'époque « Le Procès de la belle Fatma ». Cela causa, je crois, beaucoup de tort à l'école et créa des ennemis nombreux à la directrice dont on jalousait le succès. On cria à l'émancipation de la femme musulmane. En ce temps-là, l'instruction pour les garçons était obligatoire ; quand un élève avait fait récole buissonnière, le fils et son père avaient trois jours de prison et quinze francs d'amende ; aussi les garçons allaient-ils régulièrement en classe. Mais, pour les filles, on n'imposa rien d'analogue, hélas ! Il n'y eut jamais d'enseignement laïque pour les filles, en dehors de notre propre école, laquelle ne devait malheureusement pas tarder à fermer.

En effet, M. Masselot vint nous voir et parla en ces termes : « La commune ne peut plus assumer les frais de l'orphelinat. Qu'on ferme l'école et qu'on renvoie les élèves dans leurs familles ! » Il nous fit mettre en rang d'oignon et nous dit : « Je ne puis rien pour vous ; si vous étiez des hommes je vous donnerais un burnous de garde champêtre ou de cavalier, mais vous êtes des filles... » Et il ajouta négligemment : « Elles sont jolies, elles se marieront... ! »

M<sup>me</sup> Malaval refusa d'obéir : pendant six mois, elle fit marcher l'orphelinat avec ses économies, elle remua ciel et terre, elle écrivit aux membres du gouvernement, aux personnes influentes qui pouvaient l'aider. Ce n'est qu'au bout de ce délai, en octobre 1893, qu'elle obtint gain de cause.

Il fut décrété que l'Orphelinat de Taddert-ou-Fella deviendrait « Cours normal de Taddert-ou-Fella » et que l'Etat en aurait la charge !

### 3

---

## Le Cours normal

C'est en 1893 que récole devint Cours normal. On apporta certaines modifications ; nous eûmes des professeurs sorties de l'École normale de Miliana. Nous fûmes mieux nourries, mais les élèves qui paraissaient les moins aptes à l'instruction furent renvoyées chez elles. Il aurait fallu des écoles primaires pour que notre établissement puisse durer, or plus que jamais les Kabyles refusaient de faire instruire leurs filles. M<sup>me</sup> Malaval fonda pourtant plusieurs écoles enfantines dans les villages, mais il n'y eut pas de jeunes filles assez instruites pour en assumer la charge ; elle la confia donc à quelques anciennes élèves qui avaient leur certificat d'études : là encore ces écoles ne furent fréquentées que par des garçons, M<sup>me</sup> Malaval allait tous les trois mois les inspecter. On vint à notre Cours normal de Taddert-ou-Fella faire passer le certificat d'études ; il y eut quelques fillettes qui réussirent. Les autres furent renvoyées chez elles.

Les choses continuèrent ainsi pendant deux ans encore. Nous fûmes, en l'année 1895, quatre ou cinq élèves à nous présenter au brevet élémentaire.

Bien que l'une de nous, au moins, fût assez bien préparée, toutes nous fûmes refusées.

Pour nous rendre à Alger nous avions mis le costume du pays, la fouta en soie, la ceinture, le foulard, bref la tenue des grandes fêtes. Nous fûmes trop remarquées : Kabyles et bien-pensants crièrent au scandale. L'école fut de nouveau fermée.

Quand la directrice nous annonça que nous devons retourner dans nos villages, beaucoup de filles se révoltèrent ; elles écrivirent même

aux Anglaises<sup>1</sup> pour leur demander un refuge. Elles ne reçurent aucune réponse.



Je partis la mort dans l'âme, car, bien que très jeune, l'adversité m'avait mûrie et je savais que j'aurais à souffrir, mais je n'y pouvais rien.

Mon frère était venu me chercher avec l'âne pour porter la petite cantine qui contenait mon modeste trousseau.

J'ai passé ces vacances-là comme toutes les autres à la maison : ma mère allait aux champs, ramassait et séchait les figes ; mes frères apportaient à tour de rôle des sacs de feuilles de frêne pour nourrir les bœufs et les autres bêtes ; ils transportaient des corbeilles de figes et de raisins.

Je m'étais mise à lire beaucoup, ces dernières années. Tout ce qui me tombait sous la main. Depuis que l'école avait été promue Cours Normal, nous avions une bibliothèque, bien garnie de tous les livres en vogue à l'époque. Nous avons lu, d'Alphonse Daudet, *Les Lettres de mon moulin* et *La Belle Nivernaise*, des poèmes de François Coppée, le *Pêcheur d'Islande* de Loti et, de Victor Hugo, 93 et *Bug-Jargal*. Nous avons étudié Molière, Racine, La Fontaine.

Chez nous, quand la chaleur du dehors était étouffante, je fermais la porte et, dans la maison obscure, je me remémorais tout ce que j'avais lu, jusqu'à ce que ma mère revienne, à la nuit tombante. Parfois, je l'accompagnais aux champs, mais mes pieds nus supportaient mal la douleur des chaumes piquants.

Je m'asseyais souvent sur le seuil de la source à l'ombre des treilles ; de lourdes grappes rouges et blanches descendaient entre les branches et, loin sur la colline, au-delà de la rivière, je voyais le Fort-National entouré de ses remparts blancs couverts de tuiles rouges. Je revivais tous les voyages que j'avais déjà dû faire, aller et retour : que de fatigues, que de souffrances subies !

Combien de fois, à la veille de la rentrée, n'avais-je pas dit à ma mère : « Il faut me réveiller de très bonne heure afin que le soleil ne m'atteigne pas dans la montée d'Ait-Frah. » Elle était rude, cette côte, pour mes petites jambes ! Car, pour aller de chez nous au Fort, il faut

---

<sup>1</sup>. Il s'agit probablement d'une mission méthodiste comme la Kabylie en a connu.

toujours monter. « De quelque côté que tu aille à Fort-National, il faut toujours monter », dit le proverbe.

Et, chaque fois, je descendais dans la fraîcheur jusqu'à la rivière. Là s'arrêtait la douceur du voyage. Aussitôt après, les rayons du soleil implacable me perçaient la nuque. J'étais parfois obligée de courir pour suivre mon frère qui marchait plus vite que moi.

Je me revoyais aussi partant avec ma compagne Alice et son père, qui était garde champêtre et avait une mule : le père et la fille étaient montés sur la mule, mais moi je devais suivre à pieds.

Je repensais surtout au trajet de Fort-National à Taddert-ou-Fella, ce chemin que j'aimais tant, avec ses églantiers, ses clématites, son chèvrefeuille odorant ! Finies, les promenades au ruisseau (*mon ruisseau*), je ne verrais plus tout cela... Et j'avais le regret cuisant du paradis perdu. La tête appuyée contre la treille, je rêvais les yeux ouverts et je me disais avec angoisse : « Que vais-je devenir ? »

Je me nourrissais de figues et de raisins. Quand ma mère et mes frères avaient fini leur pénible journée, nous remontions au village, où nous nous couchions jusqu'à minuit. A cette heure-là, mon frère aîné rentrait avec sa charge de frêne : dans le cœur de la charge il y avait des trésors, de lourdes grappes dorées ou des légumes des jardins, de longs haricots verts, de petites courges, parfois même des prunes rouges et juteuses.

Ma mère, alors, se mettait au moulin pour moudre le grain qui servirait à notre nourriture du lendemain.

Moi, les yeux clos, je revoyais mon enfance aussi loin que je pouvais me souvenir.



D'abord toute petite fille, avec une élève appelée Micha qui me berçait sur son dos car je pleurais en appelant ma mère.

Plus tard, les promenades au clair de lune. Quand il y avait bal le 14 Juillet, nous allions, de loin, le voir et l'entendre. Un jour je m'étais endormie, j'avais roulé et failli me blesser.

Les jours de carnaval les grandes faisaient un bonhomme avec des papiers d'emballage. On le promenait par toute la propriété et, tout en le suivant, nous chantions : « Adieu pauvre Carnaval, tu nous quittes et

tu t'en vas ! » Et le soir, on brûlait le bonhomme en versant du pétrole dessus, sur le seuil du dortoir.

Aux belles soirées de mai, nous allions au Mois de Marie entendre les fidèles chanter des cantiques et apprendre nous-mêmes à chanter :

« De Marie, qu'on publie  
Et la gloire et les grandeurs. »

et aussi :

« C'est le mois de Marie,  
C'est le mois le plus beau ! »

Même les punitions au cabinet noir, les taloches que je récoltais de temps à autre, je me les remémorais avec attendrissement. Il y avait aussi les nuits d'été, où, dévorée par les punaises, je plongeais ma blouse dans le bassin et la remettais, trempée, me disant : « Ainsi les punaises ne viendront pas et je pourrai dormir ! »

Ces mauvais souvenirs s'effaçaient devant les allées et venues à mon ruisseau, les soirées passées sur ses bords à l'ombre des tilleuls à lire quelque livre... que j'avais chapardé !

Il y avait aussi les jours de vacances que j'allais passer à droite ou à gauche, ma maison étant trop éloignée.

Pour le 1<sup>er</sup> janvier, une année, j'étais allée à Tizi-Rached où Ouardia nous avait montées, Germaine, Charlotte et moi. Ce village est dans la vallée, enfoui sous les oliviers, et il y neige rarement. Nos vacances finies, il fallut retourner à l'école. Nous partîmes un dimanche, par un beau soleil, mais quand nous arrivâmes au milieu du chemin, nous le trouvâmes barré par la neige. Plus nous avançons, plus elle était épaisse. Nous avons perdu la piste, quelques-unes de mes compagnes voulurent retourner en arrière, mais je refusai de les suivre ; elles durent continuer à avancer, en longeant le ruisseau car, sur ses rives il n'y avait pas de neige. Ce n'est qu'à une heure de l'après-midi que nous arrivâmes, exténuées et mortes de faim. La directrice nous accueillit, nous fit changer de linge et nous mit au lit pour nous réchauffer.



J'ai encore devant les yeux cette femme. Elle était haute de taille, avec des épaules larges, l'allure un peu masculine, le front ample et

intelligent, des yeux gris, perçants, dans un visage allongé au menton volontaire. Le nez était fort, un peu retroussé au bout, la bouche plutôt grande, mais les dents très belles. Sa longue tresse brune descendait plus bas que ses reins. Elle était parfois en robe de chambre. Je la revois dans sa classe, quand elle nous expliquait une leçon et que je ne la quittais pas des yeux. Elle marchait de long en large dans la pièce, elle nous apprenait des chants patriotiques. Elle n'avait que deux passions : la France et son école, car il ne lui restait plus rien puisque son mari et son fils étaient morts en terre algérienne.

Elle nous parlait parfois de sa famille, originaire de l'Aveyron. Apparentée à un milieu honorable — et même noble — elle avait reçu une instruction solide dans le meilleur couvent de Rodez, d'où lui parvenaient encore des lettres de sa maîtresse, Sœur Saint-Charles.

Elle était foncièrement croyante, mais ne nous parlait jamais de religion, car l'école devait être neutre. Elle allait à la messe quand elle le pouvait, l'école étant éloignée de la ville de deux kilomètres environ.

Elle nous avait appris à coudre et à tricoter. Les grandes surtout savaient très bien travailler et, pour le jour de sa fête, elles faisaient en cachette de la belle lingerie avec de tout petits plis, des chemises de nuit, des camisoles ou des pantalons ornés de points d'épine et de dentelle qu'elles offraient à la directrice. Moi, j'étais très jeune et je n'avais pas beaucoup de goût ni de patience pour tous ces travaux.

Tous ces souvenirs, je les revivais intensément dans ces nuits d'été de 1895.



Quand ma mère avait fini de moudre son grain, qu'elle avait recueilli la farine dans un petit couffin, elle se glissait près de moi pour se reposer enfin.

Depuis quelques années, elle était devenue très pieuse. Elle s'était rendue chez un cheikh célèbre qui lui avait donné un chapelet et, chaque fois qu'elle avait un moment de libre, elle priaït. Elle ne disait jamais une mauvaise parole.

Tous les matins levée avant l'aube, elle allait à la fontaine et remplissait les deux jarres des mosquées du village : la mosquée d'en haut et celle d'en bas, afin que les fidèles qui viendraient à la prière puissent faire leurs ablutions. Cela fait, elle allait à la source d'eau douce

et rapportait sur son dos plusieurs cruches pleines pour l'usage de la maison.

Quand elle arrivait, je dormais encore. Elle allumait le feu, cuisait les galettes pour la journée et en donnait à manger à mes frères avec du petit lait, après quoi ils partaient aux champs.

Quand je me réveillais, je trouvais ma part ainsi qu'une corbeille de figes fraîches que mon frère avait rapportée dans la nuit.

Ma mère avait fait son ouvrage : elle avait nettoyé l'étable des bêtes, porté du fumier au champ que nous avions près du village et elle était repartie ramasser les figes jusqu'à l'heure chaude de la journée.

A ce moment, mes frères rentraient aussi, pour repartir aux champs après la forte chaleur. Alors je les accompagnais pour m'asseoir sur le seuil de la source.

Eux, ils ramassaient les figes, les étalaient une à une sur les claies de roseau. Ils s'étaient fait un petit gourbi de branchages sous le plus haut frêne et ils y dormaient à tour de rôle, afin d'écarter les voleurs.

Dans le jardin, nous cueillions des haricots tendres, des courgettes, des feuilles d'oignons frais, et ma mère, en arrivant le soir, faisait le *mekfoul*, les légumes cuits à la vapeur, recouverts de couscous. Quand le tout était à point, elle le versait dans le grand plat qui servait à rouler le couscous et l'arrosait d'huile vierge ; elle remuait le mélange avec des cuillers de bois, et nous nous mettions à manger. Le reste, elle le gardait pour celui qui irait aux champs de meilleure heure que les autres.

Le mercredi, l'un de mes frères allait au marché et rapportait de la viande. C'était tout ce qu'on achetait au-dehors ; on vivait exclusivement sur les propriétés.

Toutes les vacances s'étaient déroulées de la même manière. Déjà les figes, rentrées en grande partie, occupaient beaucoup d'espace dans la maison. Août était passé, septembre déjà très entamé. Je n'étais pas malheureuse, ma mère, mes frères me laissaient tranquille, mais je me disais toujours : « Que vais-je faire ? que vais-je devenir ? jusqu'à quand pourrai-je rester dans cette maison ? » Mon frère aîné était fiancé et devait bientôt se marier.

Quand ma mère était absente, j'allais parfois chez une voisine. Toutes m'étaient secourables, car je berçais parfois un bébé qui refusait de dormir. Une vieille femme à la figure agréable, mais aux paupières rougies par je ne sais quelle maladie, avait coutume de me dire : « Que Dieu fasse sortir ton soleil des nuages ! » Et je répondais : « Amine. »

Fin septembre, je reçus soudain une lettre de M<sup>me</sup> Malaval m'invitant à rentrer en classe. Quelle joie ce fut pour moi ! Quelle délivrance !

Le 30 septembre, mon frère était allé au marché et avait apporté de la viande pour que je fasse un bon repas. Je mis toutes mes affaires dans ma cantine et je recommandai à ma mère de me réveiller de bon matin, avec les étoiles. Je partis de très bonne heure. Ma mère était triste, elle s'était habituée à ma présence et sa maison était bien gardée quand elle était forcée de s'absenter.

Elle m'embrassa tendrement et me souhaila bon voyage.

Je parcourus à nouveau le trajet coutumier, je fis la descente à la fraîcheur, mais, comme chaque fois, j'eus les rayons brûlants dans la nuque. J'eus beau chercher les endroits d'ombre : il n'y avait pas d'ombre.

J'avançai avec joie dans le chemin qui va du Fort à mon école. Il était fleuri, mais les feuilles commençaient à jaunir, les chèvrefeuilles et les clématites pendaient en guirlandes, bientôt desséchées. Cependant je regardai avec délices toutes ces choses que j'avais pensé ne jamais revoir.

Quand j'arrivai à l'école c'était encore tôt — à peine neuf heures du matin. Quelques élèves m'avaient devancée, les autres se présentèrent dans la journée, certaines ne revinrent pas.

Nous étions, je crois, sept ou huit en tout. Charlotte, Alice, Inès et moi, ainsi que Renée, Maria, Juliette. Aussitôt, je sentis la précarité de la situation : pas de maîtresses, sauf M<sup>me</sup> Malaval...

Il y avait un nouveau garçon, l'ancien étant parti à Mekla pour gérer quelques parcelles de terrain et une maison de quatre ou cinq pièces.

M<sup>me</sup> Malaval avait acheté un petit bien et y avait fait transporter tous ses meubles personnels. Le nouveau garçon faisait les commissions et même la cuisine. Je ne puis dire combien de jours nous sommes restées inactives à attendre je ne sais quoi.

Je repris mes promenades au ruisseau. Je montais jusqu'à la vieille maison abandonnée. J'errais comme une âme en peine d'un endroit à l'autre. En effet, nous dûmes nous séparer pour quelques jours. On n'avait pas eu le temps de prévenir les miens pour qu'ils viennent me chercher, aussi M<sup>me</sup> Malaval m'envoya-t-elle à Mekla dans la famille de son gérant. Je partis avec Juliette et son frère qui se rendaient aux Aïth-Khelili.

M<sup>me</sup> Malaval pensait que la dispersion des élèves ne durerait que quelques jours. Elle l'avait même confié à une famille d'instituteurs qu'elle connaissait, les Girardot.



Je ne sais pas au juste combien de jours j'ai passés à Mekla. La famille où j'arrivai se composait du mari, de la femme (une ancienne élève de l'école), de leurs deux enfants. Il y avait aussi le frère et la sœur du mari — celle-ci, d'une laideur impossible à décrire ; à l'école nous l'appelions « la chinoise ». Le frère, lui, était idiot, tout juste bon à garder un troupeau, et encore !

Je tâchais de me rendre utile, je mangeais avec eux la même nourriture.

Par chance, il y avait dans l'unique pièce un tas de figues ; de temps à autre, quand j'avais faim, j'en prenais une. Comme ces provisions venaient de la part dévolue à la directrice, je ne lésais pas mes hôtes.

L'automne était déjà avancé, et on avait commencé les labours. M. Ou Hamitouche, le gérant, avait pris un *khammès* dont la femme avait confectionné, avec de la terre et de la paille, un *akboufi*, une jarre pour mettre le grain futur.

Le jour du premier labour, elle avait fait un plat de gros couscous de blé avec beaucoup de fèves — c'est ce qu'on appelait, dans ce pays, *abissar*.

Jour après jour, le temps passait. Je gardais et berçais le plus petit enfant quand sa mère était occupée, et je chantais des romances pour l'endormir. Couchée sous le berceau, à même la terre, je revivais mon existence passée, me demandant toujours avec angoisse ce qui allait advenir de moi. Mais la jeunesse est optimiste et je ne me désolais pas.

Toujours avec regret j'évoquais mes souvenirs. Beaucoup de choses oubliées me revinrent alors à la mémoire. D'abord, les grandes promenades à dos de mulet vers Aït-Hichem pour aller voir notre compagne institutrice. C'était pendant l'hiver, pour les vacances du mois de janvier, je crois. De part et d'autre de la route du Djurdjura, il y avait des monceaux de neige, on avait dû, à coups de pelle et de pioche, frayer un sentier et, assises sur les montures, nous touchions la neige de nos pieds.

Je me souvenais aussi du jour où un ministre de l'Instruction publique devait visiter l'école. Les grandes étaient allées dans les ravins cueillir des feuillages et avaient fait un arc de triomphe pour le recevoir, mais le ministre ne vint pas.

Nous étions allées à sa rencontre jusqu'à Fort-National, chaussées d'espadrilles plus ou moins dépareillées, et nous étions revenues trempées.

Je repensais aux couscous de semoule du dimanche, que les grandes roulaient joyeusement ; avec le reste du grain et de la sauce, elles faisaient *afdir-ou-qessoul*<sup>1</sup> que nous mangions toutes ensemble dans le grand plat qui servait à rouler le couscous.

Je berçais ainsi ma peine, et mon inquiétude, en même temps que l'enfant au berceau. Je suivais aussi mes hôtes au lavoir du village.

Je n'ai guère d'autre souvenir.

Les journées s'écoulaient monotones, et je vivais toujours dans le passé et dans la crainte de l'avenir. C'est à ce moment-là qu'il me vint un rêve que j'ai considéré depuis comme une prophétie.



Je me trouvais dans un ravin profond ; l'eau coulait, claire, et, des deux côtés, à droite comme à gauche, je voyais deux murailles de glace lisse. J'essayais en vain de grimper le long des murailles.

Mes efforts étant demeurés vains, je m'étais couchée au bord du ruisseau, attendant la mort, sans doute. Soudain, je vis planer au-dessus de ma tête un oiseau immense aux ailes déployées. Je le regardais tourner avec terreur. Je le vis enfin descendre des nues, s'approcher de moi et me soulever. J'ignore combien de temps je restai sur ses ailes ; il survola bien des villages, bien des rivières, et me déposa enfin sur un plateau où se dressait l'hôpital de Michelet avec ses arcades. Alors je me réveillai.

Ce n'est que bien plus tard que j'ai compris mon rêve : c'est dans cet hôpital que devait s'accomplir mon destin.

---

<sup>1</sup>. Sorte de crêpes cuites dans la sauce.

Quelques semaines après, je reçus un mot de M<sup>me</sup> Malaval m'enjoignant de partir avec Juliette que son frère devait ramener à l'école.

Juliette vint le lendemain. Autant j'étais contente, autant elle paraissait triste.

Je revis donc de nouveau ma chère école. Quand j'arrivai, je la trouvai à peu près vide ; cependant, les quelques élèves qui en faisaient partie rentrèrent peu à peu.

M<sup>me</sup> Malaval était très sombre. Elle avait offert au directeur de l'Enseignement de se retirer, si c'était à cause d'elle qu'on voulait fermer l'école, et son sacrifice avait été accepté. La direction avait nommé une autre femme pour la mettre à la tête de l'école.

Nous restâmes quelques semaines, peut-être un mois, à attendre. Nous refaisions des cours, des dictées, des problèmes, comme si de rien n'était. Puis, un jour, M<sup>me</sup> Malaval nous dit : « La nouvelle directrice arrive ! » Ce fut un grand déchirement que cette séparation, pour elle surtout, car pour moi, je n'ai compris que plus tard l'étendue de son renoncement.

Nous lui dîmes adieu en pleurant. Je ne l'ai plus revue. Je n'ai plus entendu parler d'elle. Sauf une fois. Je ne sais si ce fut au printemps de 1896 ou 97. Elle était revenue pour nous revoir, mais M<sup>me</sup> Sahuc, la nouvelle directrice, nous avait enfermées dans la classe pendant qu'elle la recevait, et ce n'est qu'après son départ que nous apprîmes sa visite. Elle avait essayé de voir M. Combes qui, à l'époque, était ministre de l'Instruction publique, lors d'une inspection en Algérie ; il refusa, paraît-il, de lui donner audience.

M. Combes était venu à l'école, avait félicité M<sup>me</sup> Sahuc de notre tenue, nous avait promis à chacune 10 francs et un nécessaire de couture ; mais à son retour à Paris, il avait été renversé et nous attendons toujours son nécessaire de couture.



M<sup>me</sup> Sahuc était une élève de Miliana qui avait dû se présenter au professorat.

Elle considérait Taddert-ou-Fella comme un pis-aller. Elle était originaire — son mari, du moins — de Blidah, où il avait des proprié-

tés ; il venait de temps à autre retrouver sa femme, mais la plupart du temps il vivait dans sa ferme.

Dès que je la vis, j'eus l'intuition que je ne l'aimerais jamais. La façon dont elle s'était conduite à l'égard de ma première directrice m'avait outrée, et je ne lui ai jamais pardonné de n'avoir pas permis que nous lui disions adieu pour la dernière fois.

Car ce fut la dernière fois que j'entendis parler de M<sup>me</sup> Malaval : je ne connaissais pas son adresse ; je n'ai jamais pu me mettre en rapport avec elle ; mais dans le fond de mon cœur je lui ai conservé un culte, le culte du souvenir et toute l'affection dont je suis capable.

La vie reprit comme par le passé ; il y eut une cuisinière, un garçon pour les courses et une adjointe qui vint aider M<sup>me</sup> Sahuc pour les classes. Mais je crois qu'elle avait reçu des ordres pour orienter d'un autre côté notre instruction : il ne fallait pas faire de nous des institutrices.

Elle fit acheter de la laine par le garçon, la fit laver afin, dit-elle, que nous apprenions à filer et tisser. Il y en eut, parmi nous, qui firent de la belle laine, elles avaient du goût à cela, mais moi, je ne sais pourquoi, cela ne me plaisait pas.

On faisait rarement la classe et nous ne fûmes jamais présentées à aucun examen. Quand j'avais un moment, je m'évadais vers le ruisseau — il était à quelques pas de l'école ; je revoyais les tapis de boutons d'or et de pâquerettes ; il y avait aussi des fleurs comme des yeux bleus. Une fois encore les aubépines fleurirent sur les haies, et les ronciers se chargèrent de mûres. Je retournais au bois de chênes, où je remplissais mes poches de glands quand j'étais petite et que j'avais faim. Maintenant, nous n'avions plus faim, mais l'atmosphère était intenable et il me semblait, pour mon compte, que ce que j'avais aimé allait finir... Cependant, les choses traînèrent jusqu'en juillet 1897.

Nous avons vécu cette année dans l'incertitude. Les élèves devisaient entre elles de choses et d'autres. La couverture mise sur le métier avait été tissée, plutôt mal que bien. Deux élèves avaient été chassées pour s'être battues, une nuit. Moi, j'amassais des souvenirs.

Je reparcourais les deux sentiers : à droite, avec un tournant, le chemin moins escarpé servait exclusivement aux maîtresses ; à gauche, sans tournant, le sentier raide comme une échelle était dévolu aux élèves. Mais maintenant, nous étions libres de passer de n'importe quel côté !

J'ai pensé souvent, depuis, aux jours glacés où, levées avant l'aube, il fallait grimper ces sentiers pour aller à l'étude, à la lumière d'une lampe fumeuse. A quoi bon toute cette peine, me disais-je, à quoi bon ces souffrances ? A quoi cela aurait-il servi ?

J'arpentais maintenant ces grandes classes vides où mon enfance s'était écoulée ; je contemplais, l'une après l'autre, ces images des Fables de La Fontaine qui en tapissaient les murs : *le Héron au long bec, le Loup et la cigogne, le Renard et le bouc, l'Enfant et le maître d'école*. Toutes ces fables, je les avais apprises par cœur. Pendant dix ans je m'étais assise sur ces bancs. A quoi cela avait-il servi ?



Durant l'été 1897, j'ai été malade ; une fièvre intense, due, je crois, à une insolation. Pendant plus de quinze jours j'ai gardé le lit, et il me semble encore aujourd'hui sentir battre mon cœur contre le bois du lit. Jamais M<sup>me</sup> Sahuc ne s'est penchée sur moi, jamais elle ne m'a fait apporter une tisane, et quand je priais les élèves de faire moins de bruit elle me disait : « Fais l'expérience de la souffrance ! » Seule Dahbia-Maria s'approchait de moi pour savoir si j'avais besoin de quelque chose. Je lui demandais de tremper mon mouchoir dans le vinaigre, cela m'abrutissait, et je me rendormais. Ce n'est qu'au bout de deux ou trois semaines que j'eus enfin un cachet de quinine. Je me relevai très faible et revins petit à petit à la vie. Fin juin, on nous enjoignit de préparer toutes nos affaires car, dès le mois de juillet, nous devons retourner dans nos familles, l'école devant être dissoute pour toujours.

L'inspecteur d'Académie qui avait dit : « Elles ne sont pas laides, elles se marieront », ignorait que le Kabyle se méfie instinctivement de la femme instruite.

Au début de juillet mon frère vint me chercher. J'avais dit adieu à toute l'école et à ses alentours, et revu mon ruisseau, mais cette année, parce que malade, sans voler de prunes ou de poires chez Fatima-t-Hamou. J'avais dit adieu aux chênes, aux figuiers, aux classes, au dortoir, avec ses lits faits de trois planches. Je m'étais arrêtée encore une fois devant les images des Fables de La Fontaine qui ornaient les murs, les bassins où j'avais été si souvent douchée, toute cette nature qui avait assisté, immuable, à mes chagrins nombreux et à mes joies très rares. Je dis adieu pour toujours à Taddert-ou-Fella. J'embrassai les

élèves, saluai M<sup>me</sup> Sahuc, et tournai le dos à ce qui avait été mon enfance et mon adolescence.